

## VOIX DE L'EXIL

UN PASTEUR

Quel est cet étranger à la pâle figure,  
Dont les tristes regards errant sur la nature,  
Reflètent sous leurs cils l'ombre d'un rêve amer ?  
Amis, arrêtons-nous ; laissons sur le pré vert  
Paître nos blancs troupeaux au gré de leur caprice.  
Pour nous, sous ce grand chêne à l'ombre protectrice,  
Reposons un moment, et sur le gazon doux  
Invitons l'étranger à s'asseoir avec nous.

LE POÈTE

O vous, vous qui passez sur la route fleurie,  
Pasteurs au front serein, enfants de la prairie,  
Poursuivez votre route ; elle a pour vous des fleurs,  
Et pour moi... je n'y peux cueillir que des douleurs !

LE PASTEUR

Etranger, tes accents ont la mélancolie  
De la plainte du cygne au déclin de sa vie.  
Mais, d'où vient la douleur ? Regarde autour de toi :  
Tout chante, tout sourit. Pourquoi, dis-nous pourquoi,  
Quand l'éclat du printemps répand partout ses charmes,  
Solitaire et pensif, seul tu verses des larmes.

LE POÈTE

Pasteur, n'as-tu pas vu, sur le bord du chemin,  
Une fleur expirant au soleil du matin ?  
Le caurus a passé sur sa tête fleurie ;  
Et, malgré le printemps qui lui verse la vie,  
Son front décoloré s'incline lentement,  
Sa tige sans vigueur cède au souffle du vent.

LE PASTEUR

Je comprends, étranger, la douleur qui t'accable.  
Tu te plains des rigueurs d'un sort inexorable.  
Le noir oiseau de mort a-t-il chanté pour toi ?  
Et l'ange du trépas, arrêté sous ton toit,  
A-t-il paré ton seuil du crêpe mortuaire ?  
Dans son dernier séjour as-tu conduit ta mère ?  
Ou bien, est-ce un ami qui t'a ravi son cœur ?  
Est-ce un amour perdu qui cause ta douleur ?  
Si la voix du pasteur ne t'est pas importune,  
Pâle étranger, dis-nous quelle est ton infortune.

LE POÈTE

Pasteur compatissant, merci de ta bonté ;  
Tu vois me fait du bien et sa sérénité  
Verse sur mes douleurs un bienfaisant dictame.  
Mais tes regards perçants n'ont pas sondé mon âme :  
Mes yeux n'ont pas pleuré devant un blanc linceul ;  
Et l'amour n'a jamais habité sous mon seuil.  
Mes amis ont toujours égayé ma demeure,  
Et pourtant, j'ai souffert, je suis triste et je pleure.

LE PASTEUR

Oh ! dis-nous tes malheurs ! Peut-être pourrons-nous  
Par la compassion rendre ton sort plus doux.

LE POÈTE

Homme au cœur généreux, me rendras-tu la vie  
Dont la source est cachée au sein de ma patrie ?  
Ma patrie !... O doux nom baigné de larmes !  
Rêve du malheureux proscrit par les malheurs !  
Toi qu'on prononce encor lorsque la voix expire,  
Toi que j'ai murmuré sur ma tremblante lyre,  
Quand tes bords à mes yeux sont ravés sans retour,  
Mon cœur te berce encor d'un indicible amour !  
J'ai chanté pour toi seule, et j'ai redit ta gloire :  
Je voulais ajouter à ta brillante histoire  
Une perle de plus, et, sur ton front d'azur,  
Attacher par mes chants un rayon noble et pur :  
— La voix de l'humble oiseau qui chante sous l'ombrage  
Ne donne-t-elle pas plus de charme au bocage ?  
La tempête est venue avec le vent du Nord :  
Mon aile s'est brisée en son plus bel essor  
Et le souffle glacé m'a porté sur ces rives  
Où j'essaye en pleurant quelques notes plaintives.  
Qu'importe de vos jours la sereine clarté ?  
— Le ciel de ma patrie avait plus de beauté.—  
Et vos prés verdoyants ? Et votre azur limpide ?...  
O terre de l'exil, que ton sol est aride,  
Que ton pain est amer pour le chanfre exilé !

LE PASTEUR

Nous comprenons quels maux penchent ton front voilé ;  
Etranger, nous pleurons au malheur qui t'opresse ;  
Tu vois dans notre cœur fait passer ta tristesse.  
Ah ! puisque ton pays n'a plus d'abri pour toi,  
Du rustique pasteur viens partager le toit ;  
Le bonheur et la paix y trouvent un asile,  
Une tranquille nuit remplace un jour tranquille.

Viens : tu nous donneras tes chants mélodieux,  
Tu presseras pour nous ton luth harmonieux ;  
Tu rediras nos jeux et nos plaisirs champêtres  
Nos fêtes au soleil, nos danses sous les hêtres.

LE POÈTE

Pasteur, je te suivrai dans ton humble foyer ;  
Mais mes accents plaintifs ne sauront t'égarer.  
Ma voix n'a plus l'essor des jours de ma jeunesse,  
Mon luth endolori soupire ma tristesse :  
Au cœur du malheureux que l'exil va flétrir,  
La patrie est vivante et ne saurait mourir.

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville, janvier 1898.

## LA CLOCHE QUI PLEURE (\*)

(Suite et fin)

COMTE ACADIEN

Le général Amherst et l'amiral Boscawen ont pris possession de ce qui fut Louisbourg, renvoyant en France quelques malheureux habitants, trainant en captivité la valeureuse garnison, déportant le reste.

Le pillage est une chose impossible : il ne reste rien, rien !..

A l'endroit où furent les églises, on trouva des cloches ; l'une fut donnée à un temple protestant d'Arichat ; grâce au noble dévouement de l'aimable chroniqueuse Française, (Mlle Barry), une autre cloche toute petite, se trouvant à l'église des saints Marc et Jean à Halifax, fut rachetée et apportée, en 1896, à Montréal, au musée du château Ramsay où on peut la voir ; le regretté Faucher de Saint Maurice nous rapporte en avoir vu une autre sonnante le quart sur un navire anglais : c'est à peu près tout ce que l'on connaît.

Louisbourg demeura ensevelie dans son immortelle gloire : qui eût osé la sortir de ses ruines brillantes ? En 1868, sur tout l'emplacement de la ville, il n'y avait qu'un pauvre pêcheur Irlandais catholique ; l'herbe croît dans toute l'ancienne enceinte fortifiée, à peine soupçonne-t-on l'épaisse muraille de l'Ouest.

Fait particulièrement remarquable, personne n'a pu, jusqu'à ce jour, créer un établissement quelconque en ces lieux : comme si le sang de nos martyrs interdisait d'y habiter.

A diverses reprises, poussés par la rapacité, et semblables à l'immonde hyène, des anglais avait opéré des fouilles dans les décombres. Ils sont pleins de bravoure devant des morts !

Trois ans après la destruction de la jolie ville, une cloche fut mise au jour : elle se nommait Noël-Emmanuel, portait la date de décembre 1731. Elle était plus grosse que celle qui fut donnée à Arichat.

Les deux anglais qui la découvrirent, résolurent de la conduire chez eux : ils se proposaient de la fondre, afin d'en vendre plus facilement les débris. Leur maison se trouvait à l'Ouest ; ils allèrent y chercher un traîneau attelé de deux bœufs vigoureux, afin d'emmener leur trouvaille.

Après des efforts inouïs, ils l'ont hissée : vingt fois, elle manqua les écraser. Le toucheur prend la direction des bœufs, l'autre marche à sa suite à côté du traîneau.

Non loin de la ville existait une sorte de marais, sur lequel les Acadiens avaient jeté un pont. C'était la route de terre.

L'attelage s'avance péniblement dans l'épaisse couche de neige pas assez gelée pour en supporter le poids. La journée est sombre, triste, l'air est pesant, hommes et bêtes semblent suffoquer.

La nuit descend lentement : à peine quelques arpentés de chemin faits. Au loin, derrière les deux hommes, le pleur immense, l'éternel sanglot du flot expirant sur la Roche Noire ; au loin, devant eux, l'immensité livide immobile, mélange de neige et d'ombre crépusculaire, que désole le morne oubli étendu d'un horizon à l'autre.

— John, dit le toucheur à son camarade, en lançant un blasphème, nous n'avançons pas !

(\*) Tous droits réservés.

— Non, vraiment, Will, dit le second ; je ne comprends rien à cela. Cette maudite cloche à l'air de peser un monde, et les bœufs n'en peuvent plus. Pourvu que nous arrivions chez nous aujourd'hui !

— Nous n'abandonnerons pourtant pas notre prise ! Quand même le diable s'en mêlerait, nous continuerons !

Malgré leurs fourrures, à cause de la lenteur de la marche, ils sentent le froid les pénétrer jusqu'à la moëlle des os, et cependant la sueur dégoutte de leur front.

Ils sont près du marais.

La crainte de rester dans le bas-fond, ou tout au moins de ne pouvoir en gravir la berge opposée, leur fait choisir la route par le pont.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit poursuit son cours, terne, oppressante. Des jets de vapeur s'échappent des muffes des bœufs, l'écume couvre leur brune robe d'une mousse gluante glissant le long de leurs flancs secoués, les vigoureux animaux sont fort traités, tandis que les hommes ne peuvent leur apporter aucune allégeance.

Les deux Anglais sont fous de rage ; les blasphèmes ne cessent pas, les malédictions pleuvent sur l'attelage, sur le temps, sur la cloche, sur le chemin, sur Dieu. Le traîneau est au milieu du pont, les bœufs ne veulent plus, ne peuvent plus avancer, la neige leur arrive au poitrail. Les mécréants frappent à coups redoublés, les yeux leur sortent des orbites, leur gorge sèche n'articule plus que des cris rauques de fauves aux abois... ces explosions de folie glissent sur l'uniforme linceul, vont se perdre dans la houle grandissante de la maline brisant à la bouque du lac Bras-d'Or.

D'une furie d'enfer, ils fouettent, puis battent la cloche, s'acharnant à la croix gravée dans l'airain : un son, grave, long, suppliant comme une plainte ; ils frappent si fort, que les bois, les manches de fouet se pulvérisent sur la cloche qui gémit à chaque coup.

Une fois encore, ils inventent un blasphème plus outrageant : les bœufs, épouvantés, se cabrent, le traîneau bondit, la cloche donne un coup terrible comme la foudre éclatant, le pont vacille un instant, craque... et s'effondre avec un bruit terrifiant...

\* \*

De la ferme, les gens épeurés du long retard des hommes, sont allés à leur rencontre. Partis vers dix heures du soir, ils marchent longtemps sans rien voir, sans rien entendre. Ils ne sont distants que de deux lieues de Louisbourg : mais la neige est si molle, que leurs raquettes mêmes s'y enfoncent, ils ne peuvent aller vite.

Il doit être près de minuit.

Soudain, un des enfants d'avant-garde s'arrête... il écoute... Les autres l'ont rejoint :

— Qu'est ce donc que tu entends ? demande la mère.

— Ecoutez !... dit-il la gorge serrée.

A cet instant, un ébranlement prodigieux envoyait une vague d'air qui les jetait par terre...

Se relevant, ils se hâtent autant qu'ils le peuvent ; après dix minutes d'efforts surhumains, ils atteignent le pont.

Avec horreur, ils voient le pont rompu, une large trace noire au dessous, la neige tachée de plaques de boue au loin...

Mais à leurs pieds, venant des entrailles de la terre, un son parvenait à leurs oreilles : le son d'une cloche avec, dans sa modulation éperdue, de longs sanglots les atterrait, les glaçant d'étroir !

\* \*

Depuis lors, le vingt-cinq décembre chaque année, on entend dans la nuit s'élever du marais, au travers des glaces et des neiges, un son argentin qui ravirait l'âme, s'il n'était en même temps une déchirante plainte.

Le vénéré M. l'abbé A. Thérien, le dom Bosco de la Maison de Réforme de Montréal, qui habita de longues années l'Acadie pour sa santé, me disait avoir entendu ces sanglots, et n'avoir pu retenir lui-même ses larmes à cette infinie désolation ! Il pria pour les sacrilèges : mais toujours, dans la nuit de Noël, à